

L'EXPÉDITION DE LA JEANNETTE DANS LES MERS GLACIALES

II

APRÈS LA CATASTROPHE

(Suite et fin)



A position des naufragés était terrible.

Près de trois cents milles géographiques les séparaient de la côte sibérienne.

Et, cette distance considérable, il fallait la franchir avec des embarcations insuffisantes, lourdes à traîner sur la glace raboteuse de l'ice-field, mais trop légères

pour résister à la moindre tempête en eau libre.

On ne se découragea pas cependant en face d'une perspective aussi menaçante, et le capitaine De Long organisa le retour vers la côte d'Asie avec son sang froid habituel.

Les embarcations du bord—deux cotres et une baleinière—avaient été prudemment traînées à quelque distance du navire, dès la veille de la catastrophe. On les avait chargées à la hâte des provisions de bouche et des vêtements les plus indispensables, ainsi que de quelques armes à feu.

En outre, comme il restait une trentaine de chiens de la meute primitive, on chargea leurs traîneaux de tout ce que l'on put emporter : tentes, eau-de-vie, instruments astronomiques, etc.

Et, le Dieu des naufragés ayant été invoqué, on se mit bravement en route vers le sud.

Ce fut le 15 juin 1880,—c'est-à-dire à cette époque de l'année où la nature se pare de ses richesses les plus variées, chez nous, et où les chaleurs estivales donnent un regain de vie à tout ce qui palpète sous le soleil.

Quel contraste avec l'imaginable horreur de ces déserts de glace, moitié solide et moitié liquide, ravagés, ravinés, glissants ou raboteux, sur lesquels les rafales polaires soufflent une haleine malsaine et humide en toute saison, que devait parcourir le malheureux équipage de la *Jeannette* !

Et, pourtant, officiers et matelots se mirent en route allègrement, familiarisés qu'ils étaient avec les scènes hivernales de ces régions par un séjour de près de deux années.

L'équipage avait été partagé en trois escouades : une pour chaque embarcation.

Le grand cotre, sous les ordres du chef de l'expédition, reçut 13 passagers. Nombre fatidique.

Le deuxième cotre en prit huit. Le lieutenant Chipp le commandait.

Quant à la baleinière, elle fut montée par onze marins et obéissait au mécanicien en chef Melville, qui avait sous lui le lieutenant Danenhower.

Il s'agissait de traverser d'abord la banquise, en traînant à bras les embarcations, puis de profiter de la mer libre pour gagner la côte la plus voisine.

La première partie de ce programme fut accomplie en deux mois, au prix de fatigues et de difficultés inouïes. C'est au cours de ce voyage sur la banquise en mouvement que furent visitées les îles *Bennett* et *Jeannett*,—agglomération de rochers absolument stériles, couverts de neige et de glace, et où l'on ne fit que toucher barre.

Enfin l'on atteignit la mer libre, au nord du delta de la *Léna*, et les canots purent se mouvoir dans leur élément.

On voyageait de conserve au milieu des glaces flottantes, lorsque, le 12 septembre, à environ 90 milles de l'embouchure de ce fleuve, une violente tempête sépara les embarcations, qui ne devaient plus se revoir.

Disons de suite que le deuxième cotre,—avec le lieutenant Chipp pour commandant, le pilote Dun-

bar et six hommes,—n'a jamais été revu depuis cette bourrasque.

Quant aux deux autres embarcations, nous avons des données certaines sur leur destinée respective. Suivons-les.

Rien de lamentable comme l'odyssée des quatorze occupants du premier cotre.

Au plus fort de la bourrasque du 12 septembre, il marcha sous un mât de fortune et un lambeau de voile.

Jusqu'au 17, on eut à lutter contre tous les éléments conjurés : le vent, la pluie, la mer, la glace.

Puis on réussit finalement à s'échouer sur la vase, à un mille et demi de la plage.

Les naufragés abandonnèrent à leur canot, désormais inutile, et, emportant sur leur dos le peu de matériel et de vivres qui restait, ils gagnèrent péniblement le rivage à travers les bas-fonds de la glace nouvelle.

Où se trouvait-on ?

Evidemment, d'après les calculs du capitaine, dans l'une des bouches du *Delta* de la *Léna*.

Mais laquelle ?

C'est ce qu'il fut malheureusement impossible de préciser sur la carte du capitaine.

Et pourtant, de quelle importance n'eût pas été cette observation exacte, si l'on songe qu'un malheureux hasard avait conduit les naufragés dans une des branches les plus septentrionales du *Delta*, où les difficultés de toute nature se rencontrent sous les pas du voyageur égaré !

Mais la fatalité, qui s'attacha dès lors à ce détachement, ne s'en tint pas là. Elle voulut aussi qu'un grand village yakout-k, non indiqué sur cette même carte, se trouvât dans l'ouest, à quelques milles de distance, et qu'on ne le soupçonnât même pas.

C'était écrit !

Quos vult perdere Jupiter, dementat...

Alors commença cette triste pérégrination vers le sud, à travers neige et glace, qui ne devait aboutir, après une marche des plus pénibles, qu'à la mort de tous les naufragés,—moins deux.

Pendant cinq longues semaines, les malheureux Américains, bâves, décharnés, atteints d'engelures, se traînèrent comme des spectres sur cette terre de Sibérie, la plus inhospitalière qui existe.

Pour comble de malheurs, les vivres vinrent à manquer, et les horreurs de la famine s'ajoutèrent aux horreurs de la nature.

Aucune trace d'habitants, si ce n'est quelques misérables huttes de chasseurs abandonnées depuis longtemps... Pas une fumée allumée par l'homme... Pas un être vivant...

La solitude, la solitude glacée, dans toute sa terrifiante mélancolie !

On mangea le dernier chien. Puis, après s'être couché pour mourir dans une mauvaise hutte ouverte à tous les vents, on attendit un secours problématique, que deux braves matelots—Nindemann et Noros—s'offrirent à aller chercher.

Ce secours devait arriver trop tard.

La dernière étape du capitaine De Long et de ses compagnons était parcourue.

Il ne nous reste plus qu'à raconter les aventures des naufragés de la baleinière,—puisque le sort du deuxième cotre est demeuré inconnu, comme nous l'avons dit.

Cette embarcation,—montée par onze marins et commandée par le mécanicien en chef Melville,—résista mieux que les autres à la bourrasque du 12 septembre, probablement parce qu'on eut l'idée de se mettre à la cape sous une ancre flottante.

Quand la tempête eut fait trêve, on essaya de gagner le cap *Barkin*, pointe nord-est du delta de la *Léna*.

Mais la baleinière se trouva arrêtée par les bas-fonds, et il fut décidé que l'on reprendrait la route à l'est.

Cette tentative réussit.

Le 16 septembre, la baleinière et son détache-

ment au complet entrèrent dans une branche orientale du delta, où l'on put débarquer sans encombre.

Trois jours après, Melville et ses compagnons rencontrèrent des naturels, qui les conduisirent au village de *Geeomovialocke*.

Arrivés là le 25, ils y restèrent jusqu'à ce qu'ils purent communiquer avec le commandant russe de *Bouloun*,—c'est-à-dire pendant environ cinq semaines,—subsistant de la maigre hospitalité de quelques pauvres Yakoutes et ayant mille peines à se remettre des privations endurées.

Mais une pensée obsédante empêchait ces braves marins de goûter en paix un repos qu'ils avaient bien gagné...

Qu'étaient devenus leurs compagnons des deux cotres ?

Après diverses tentatives pour se transporter dans un lieu plus favorable et obtenir des renseignements, on résolut de faire des explorations le long de la côte.

Denenhower partit en "traîneau à chiens". Mais les difficultés de la route le forcèrent à revenir bientôt.

Ce fut seulement le 29 octobre que Melville apprit enfin que le grand cotre avait échappé à la tempête.

Il n'en fallut pas davantage à cet homme énergique pour qu'il se décidât aussitôt à partir.

D'une étape à l'autre, et de renseignement en renseignement, il parvint à rencontrer Nindemann et Noros,—envoyés à la découverte par De Long, on s'en souvient.

Dès lors, la piste était facile à suivre, et l'on put même recueillir une partie des notes du capitaine, abandonnées dans les huttes où il avait campé.

Mais la rigueur de la saison et la certitude que le premier détachement devait avoir péri de misère firent abandonner les recherches,—ou plutôt ajourner l'expédition au printemps suivant.

On rétrograda donc à *Bouloun*, puis l'on gagna *Yakoustk*, où le reste de l'hiver fut employé à organiser une sérieuse campagne de recherches, pour la saison prochaine.

Que nous reste-t-il à ajouter ?

Le drame tire à sa fin, et bientôt la triste certitude remplacera le doute poignant dans le cœur des survivants de la *Jeannette*.

Le 12 mars, l'expédition était à *Kaskarta*, lieu de rendez-vous.

On partit.

Dès le 23, on fut sur la trace du premier détachement.

On vit des huttes abandonnées et des vestiges du séjour des malheureux naufragés : reliefs de poissons ou de chiens, ustensiles, armes, et surtout quelques notes du journal tenu par le capitaine.

Enfin, du 23 au 27, on recouvra le reste des notes et les corps des malheureux marins du premier détachement.

Et aujourd'hui un monument funéraire, érigé sur une colline de *Mat-Vai*, à l'abri des crues de la *Léna*, indique aux rarisimes voyageurs de la Sibérie septentrionale l'endroit où reposent les corps du commandant DeLong et des intrépides marins de la *Jeannette*.

Eugène Dick

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole : il reste grêle.—PAUL BOURGET.

Le calvaire est la montagne de Jésus-Christ ; l'amour qui ne naît pas de la passion est faible.—SAINT FRANÇOIS DE SALE.